

"leurs raisons"

collection dirigée par André Billy

**pourquoi
je ne suis pas
FEMINISTE
PAR
RACHILDE**



**AUX EDITIONS DE FRANCE
PARIS**

POURQUOI
JE NE SUIS PAS FÉMINISTE

DU MÊME AUTEUR :

CONTES ET NOUVELLES SUIVIS DU THÉÂTRE.
DANS LE PUIT.
LE DESSOUS.
L'HEURE SEXUELLE.
LES HORS-NATURE.
L'IMITATION DE LA MORT.
LA JONGLEUSE.
LE MENEUR DE LOUVES.
LA SANGLANTE IRONIE.
SON PRINTEMPS.
LA TOUR D'AMOUR.

Mercur de France.

LA PRINCESSE DES TÉNÉBRES.

Calmann-Lévy.

LA HAINE AMOUREUSE.
LE CHATEAU DES DEUX AMANTS.
LA SOURIS JAPONAISE.
LES RAGEAC.
LE GRAND SAIGNEUR.
AU SEUIL DE L'ENFER.
LE PARC DU MYSTÈRE.
MONSIEUR VÉNUS.

} *en collaboration
avec F. de Homem Christo.*

Flammarion.

LE THÉÂTRE DES BÊTES.

Les Arts et le Livre,

ALFRED JARRY, SURMALE DE LETTRES.

Grasset.

POURQUOI JE NE SUIS FAS FÉMINISTE.

Editions de France.

L'HOTEL DU GRAND VENEUR.
REFAIRE L'AMOUR.

Ferenczi.

“LEURS RAISONS”

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANDRÉ BILLY

POURQUOI
JE NE SUIS PAS
FÉMINISTE

PAR

RACHILDE



PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

—
Copyright, 1928, by Rachilde

E.P.

PE 11610

C 1391585

*Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

POURQUOI JE NE SUIS PAS FÉMINISTE

EXCUSES

Avant de m'expliquer sur un sujet aussi fertile en controverses, je dois m'excuser pour la prétention de ce titre. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi car je pense bien que personne, dans les lettres ou dans le public, ne se soucie vraiment de savoir pourquoi je ne suis pas de l'avis de mes modernes voisines.

Très antérieure à leur siècle je ne peux arriver à les rejoindre que par une sorte de divination littéraire qui n'est pas autre chose que le pessimisme, cette mise en garde contre la peinture... de mœurs.

Je n'ai jamais eu confiance dans les femmes, l'éternel féminin m'ayant trompé d'abord sous le masque maternel et je n'ai pas plus confiance en moi. J'ai toujours regretté de ne pas être un homme, non point que je prise davantage l'autre moitié de l'humanité mais parce qu'obligée, par devoir ou par goût, de vivre comme un homme, de porter seule tout le plus lourd du fardeau de la vie pendant ma jeunesse, il eût été préférable d'en avoir au moins les privilèges sinon les apparences. Cette tendance à des allures masculines ne m'a nullement inspiré le désir de m'emparer de droits qui n'étaient pas les miens. J'ai toujours agi en *individu* ne songeant pas à fonder une société ou à bouleverser celle qui existait. J'aime, par-dessus tout, la logique et si je consens à être une exception (on ne peut pas faire autrement dans certains cas) je n'entends pas la confirmer en prenant mes personnelles erreurs pour de nouveaux dogmes. J'ai écrit quelque part que lorsqu'un acte criminel devenait fréquent on faisait une loi pour le canaliser, sinon le sanctionner; c'est un mauvais moyen de gouverner.

Toutes les audaces font maintenant figure de progrès dans l'art de vivre mais je ne crois pas

qu'il y ait toujours véritable progrès. Nous avons plutôt l'air, à mon humble avis, de revenir, de liberté en liberté, à l'arbre ancestral, pas seulement pour y cueillir les pommes de l'amour mais mieux pour y grimper comme des singes en faisant des grimaces n'ayant rien de commun avec la simple attitude, combien plus normale, de perdre la face pour le pire... ou le meilleur des motifs humains.

Je vais donc tâcher de m'expliquer à moi-même et d'expliquer au public : *pourquoi je ne suis pas féministe* puisque le malicieux et subtil André Billy me l'a demandé. Cependant je fais mes réserves au sujet de la valeur de mes arguments. Je suis une créature, douée, comme toutes les femmes, d'excessives nervosités et si je ne suis pas une *névrosée* car je me porte fort bien, je peux en prendre le ton, comme elles toutes, lorsque je m'éloigne du commun bon sens.

Chacun s'imagine aujourd'hui et, en cela, nombre d'hommes sont très femmes, que plus on va de l'avant et mieux on va. Mais je crois qu'on va trop vite et que la régression sur une pente est un besoin de raisonnement, de résistance à la chute. Si cela n'empêche rien, malheureusement

ou heureusement, cela nous donne un brevet d'entendement, d'aptitude à nous élever contre l'ordre établi, ou le désordre, et c'est toujours une preuve de vigueur morale.

Ayant beaucoup vécu, bien ou mal, je ne peux offrir ici que le résultat de mes propres expériences. Je le ferai donc en toute connaissance de cause et en prenant cette liberté comme représentant, malgré moi, une des premières féministes de l'époque, sinon par le mérite, au moins par l'esprit révolutionnaire d'alors... qui est, à présent, l'esprit réactionnaire car ainsi tourne la roue du progrès mettant en bas ce qui fut en haut, sans, d'ailleurs, améliorer énormément l'existence.

DE L'ÉDUCATION

Tous les pères et toutes les mères ont pu remarquer que le premier instinct de l'homme naissant, du *petit d'homme*, est *de frapper* si le second est de ruser pour essayer d'échapper à la semonce.

La femme, qui ne cherche pas, instinctivement, à frapper, excelle en l'art de la ruse. Elle est donc seconde en force. En la délivrant des langes de sa faiblesse et en lui donnant le droit d'attaquer vous ne pouvez guère que l'enrichir d'une brutalité imitative n'ayant rien de commun avec l'usage plus ou moins modéré d'une réelle puissance ou de sa logique plus ou moins exubérante. Les siècles y pourvoient ? Ils useront les angles ?... En attendant, l'éducation de la femme commune

en droits reste à faire. Avant de lui apprendre à voter, il faudrait lui apprendre, comme au peuple, du reste, à choisir ses représentants *sans passion* et les lois qui lui reconnaîtront tous les pouvoirs ne vaudront jamais des indulgences qui feraient, généreusement, la part de ses infériorités vis-à-vis de ses devoirs sociaux.

Les femmes sont *les frères inférieurs* de l'homme, simplement parce qu'elles ont des misères physiques les éloignant de *la suite dans les idées* que peuvent concevoir tous les hommes en général, même les moins intelligents. Elles peuvent être de grandes artistes, d'excellentes spéculatrices, mais l'art ou les affaires sont des résultantes de jeu : le génie ou l'argent se jouent aux cartes puisqu'il s'agit d'une chance à courir. Autre chose est de faire, tous les jours, une ponctuelle employée de bureau. Là, le génie, le caprice-roi, n'intervient pas. Il faut être, tous les jours, raisonnable, et même honnêtement médiocre.

Il est bien entendu que certaines exceptions arrivent, par leur merveilleux perfectionnement, à dominer, de beaucoup, les intelligences masculines mais si on cherchait la faille, le revirement d'opinion, l'incompréhensible saute d'humeur, on la

trouverait à telle date qu'il plairait à la nature de la fixer et je ne crois pas que ces exceptions, même nombreuses, de plus en plus perfectionnées, puissent inciter à les affranchir absolument et à favoriser les autres mortelles de commune origine pour le seul avantage de quelques-unes. Quand on aura augmenté le nombre des médiocres ça n'arrangera rien. On ne fera pas voter volontairement les paysannes. On n'entraînera pas les femmes du bas peuple pour une cause sans profit immédiat. Comme pour les paysans et les ouvriers c'est déjà une occasion de perdre son temps dans les cabarets ou les réunions électorales, il faudra donc vider entièrement la maison dans l'arène publique ?

J'admets l'égalité sur les salaires mais à force égale de bras quand il s'agit du travail manuel et à force égale de cerveau quand il s'agit de fonctions intellectuelles. Or la femme, de n'importe quelle condition sociale, est une imagination fertile, rarement un esprit cultivé s'élevant jusqu'aux idées générales, elle rapporte tout à elle, parce que sa naturelle faiblesse physique lui montre les choses par leur petit côté (qui est quelquefois le bon, d'ailleurs !). Il y a des choses qu'elle ne



comprend pas, qu'elle ne comprendra jamais. Et est-ce bien utile qu'elle les comprenne ?

A propos de l'égalité sur les salaires : « Oui, me disait un grand industriel employant beaucoup de femmes chez lui. Elles font aussi bien et presque *autant* que les hommes et *l'agréable* c'est qu'on ne les paie tout de même pas le prix des hommes ! »

Alors ?

« Quand on aura *des femmes députés*, déclarait un grand avocat que je connais pour son amour sincère de la justice, on aura au moins des ligues antialcooliques et des lois efficaces pour la protection des filles-mères... Mais je ne crois pas qu'on puisse les élire sans boire et sans oublier le gosse dans son berceau ! »

Alors ?

Oui ! oui ! Ça se tassera. Je m'en doute, mais ça ne se tassera pas sans écraser quelques innocents ou quelques faibles de plus : *les gosses* !

La guerre des sexes est une lutte nouvelle à ajouter aux luttes anciennes et elle ne serait très intéressante que si elle amenait au... *troisième* sexe, celui des fourmis travailleuses ou des abeilles ne confectionnant leur miel que pour les reines

(ce qui est une bien précieuse invention pour char carnavalesque!), jamais on n'a tant rêvé de reines que depuis les temps démocratiques et il y en a tellement que le bon sens populaire finit par se faire jour en élisant enfin : *la reine des reines* ! Plus ça change...

J'ai été élevée avec des hommes, par des hommes, jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Je n'ai jamais eu de compagne de mon âge et en fait d'échantillon de l'éternel féminin je ne connaissais, en ce temps-là, que ma grand'mère et ma mère, deux oppositions très classiques du type de la femme : la 1830, *la romantique*, et la 1870, *l'excentrique*, celle qui devait précéder la *révoltée moderne*. (Ne prenons pas ce mot de *révoltée* dans la mauvaise acception. Il y a toujours des énergumènes au début de toute évolution salutaire et toutes les révolutions commencent par des incendies !)

Ce n'est peut-être pas assez pour étudier la cause sacrée du *féminisme*, qu'oser vous présenter deux femmes et deux personnes de ma famille. Je ne peux pourtant pas vous parler de créatures que je connais moins et en tirer certaines déductions qui demandent l'analyse d'une vie entière !...

Je suis née taciturne, c'est-à-dire contemplative. J'ai donc beaucoup observé, à tort et à travers, cependant presque toujours sans parti pris, car personne ne me poussait vers telle ou telle conclusion.

C'est aujourd'hui, seulement, que je peux, non pas me permettre de conclure, mais de choisir, ce qui est moins ambitieux. Je dois avouer aussi que n'ayant jamais été en pension, ce qui m'aurait pliée à de certaines humiliations nécessaires pour admettre les défauts inhérents à toute société, je suis plus intransigeante qu'une autre et cela permet à mon lecteur de prendre contre moi telle précaution qu'il jugera bonne.

Ma grand'mère (elle s'appelait : *Isaline* et ce petit nom en dit long sur les franfreluches sentimentales de son époque) était une corpulente dame, encore fort jolie, une blonde cendrée portant des *anglaises* et dont il restait des jambes parfaites, des pieds minuscules, plus une perpétuelle faculté de s'attendrir sur n'importe qui, à propos de n'importe quoi avec un frémissement de sa bouche en cœur tout à fait puéril.

Dès mon enfance, ma mère m'apprit à la tourner en ridicule, sinon à la mépriser, parce que ma

mère était, au moins le croyait-on dans la famille, une nature forte, une puissance organisée, la femme chef, sévère, surtout un dragon de vertu, poussant la vertu si loin que, dès ma naissance, elle condamna mon père au célibat, ce qui, si je ne m'abuse, amena quelques complications dans leur ménage !...

La douce Isaline avait été, je l'ai su plus tard, la très innocente rivale de sa fille. Pour elle, mon père, Don Juan de la pire espèce (l'espèce militaire), était entré, disons : tombé dans le mariage. Il avait d'abord fait la cour à la tendre Isaline qui s'effarouchant ou peut-être se sacrifiant à son devoir, chose très bien portée à cette époque, avait offert sa fille unique à sa place, tour de passe-passe élégant. La fille unique avait de quoi plaire : belle... à faire peur (son pur profil est au fronton de la Madeleine), grande musicienne, toujours dans les nuages, dédaigneuse, froide quoique fantasque, en tout bien tout honneur elle représentait une anormale, car un être trop vertueux est toujours anormal. Comment et pourquoi cette statue de marbre accepta ou s'éprit de ce Don Juan qui n'en demandait pas tant au point de vue de la ligne droite, qui, surtout, avait horreur de la musique et

changeait de maîtresse aussi souvent qu'il changeait de garnison, ça, je n'en sais rien car je n'y étais pas encore, mais je crois que les extrêmes s'attirent naturellement et que ma mère dut imposer la loi du plus fort au plus faible, c'est-à-dire les volontés du plus respectable à celui qui l'est moins. Son amour ne fut, pour le pauvre sire qui plaisait trop, que de la jalousie vengeresse. Ma mère, la belle Gabrielle ou *l'ange Gabriel*, comme on l'avait surnommée dans la province qu'elle habitait, déclarait ceci : « Un serment de fidélité engage toute la vie des deux époux ! » ce qui est le comble de l'outrecuidance féminine. Et, de son côté, mon père avait : « Si belle que puisse être une statue, ça ne vaut tout de même pas une femme ! » Et après la cérémonie, plus ou moins passionnelle, de la conception de l'enfant il pensa certainement à autre chose.

Ma mère, en m'enseignant le respect que l'on doit à ses parents, au moins dans la forme, me fit comprendre, de bonne heure, que mon père était une quantité négligeable malgré les fréquents coups de cravache que j'en recevais sur les doigts et, première leçon de féminisme intégral, m'enjoignit de m'abstenir de toute obéissance vis-à-vis de

cet homme parce que l'homme : « animal immonde et égoïste » n'a pas le droit d'exercer sa détestable influence sur les gens vertueux. La vraie, la seule famille, c'est la mère, elle porte seule son enfant... et les responsabilités de sa naissance, etc., etc...

Je ne voyais rien de... surnaturel à ces annonces de *l'ange Gabriel* et, pour être plus franche, je n'y comprenais pas grand'chose. Celle qui prêchait cela dans mon désert cérébral, tenait, en face de moi, la très petite fille, la place d'une divinité un peu bien féroce (car elle me tapait aussi sur les doigts, durant mes leçons de piano) pourtant tout à fait digne d'un culte : *credo quia absurdum*.

En secret j'admirais mon père sans essayer de me rendre compte de son indignité. Je l'admirais, malgré les coups de cravache, pour des raisons d'une puérilité toute féminine : parce qu'il pouvait regarder le soleil en face, comme les aigles ; parce qu'il montait très bien à cheval et qu'il avait fait la guerre, mais je le sentais tellement distant que je n'osais pas lui témoigner ma naïve sympathie. Je savais, en outre, qu'il avait désiré un garçon au lieu d'une fille et que, naturellement, il dédaignerait toute espèce de démonstration de tendresse filiale.

Ma grand'mère, la femme 1830, avait les défauts contraires... aux qualités de ma mère et me plaisait également à cause de cette flagrante opposition. Douce, enjouée, gourmande et pieuse à proportion des pâtisseries résidant sur le chemin de l'église, elle redoutait sa fille comme on pourrait craindre le diable, même sous le travesti de *l'ange Gabriel*.

Elle ne discutait pas, ne tançait pas, ne lisait aucun roman, n'étudiait pas les philosophes et ne se lançait pas en théories subversives. Elle semblait très peu cultivée, se servait d'une orthographe des plus fantaisistes, avait des superstitions amusantes et croyait, par exemple, que lorsqu'on égarait son dé, ses ciseaux ou une aiguille, il arrivait un malheur dans la journée. Quand, de la petite ville qu'elle habitait, elle venait chez nous, à la campagne, *elle pleurait sur moi*. Cela m'impressionnait puis je finissais par en rire avec elle : « Vois-tu, Magui, je ne peux pas te dire l'effet que ça me fait de te voir toute seule, ici, dans cette grande maison triste. Il faudrait t'amuser. Viens à la messe avec moi. Tu verras d'autres enfants que nous ramènerons pour goûter. Ton grand-père fera marcher la lanterne magique et nous jouerons aux

grâces et au volant ! » Elle ne me parlait jamais des devoirs des femmes vertueuses ni des turpitudes des hommes coupables. Elle était simple : « une simple d'esprit » disait irrévérencieusement mon grand-père, un homme politique, un peu fou, directeur de journaux assez révolutionnaires pour l'époque et qui se présentait à toutes les candidatures de son arrondissement, sans, d'ailleurs, aucun succès. Mais si ce brave homme important jugeait Isaline du haut de sa dignité, il devait l'adorer car il la couvrait toujours de sa protection lorsque sa fille, la vertueuse artiste, la malmenait au nom d'on ne savait quelle supériorité morale. Il était certainement fier de la femme forte, sa fille, de l'austère personnalité capable de sages revendications, pourtant, cela ne l'empêchait pas de lui préférer la bonne cuisine et les tranquilles veillées sous la lampe où il lisait à Isaline son article du lendemain qu'elle écoutait religieusement, ses yeux bleu myosotis noyés de larmes, sa bouche en cœur ne pouvant formuler son admiration que par un tremblement ému. Le ménage de mon grand-père était le modèle de la paix par la douceur et le désarmement. Isaline cédait toujours : « Oui, mon ami, tu es le seul juge... » s'accusait toujours

de péchés imaginaires : « Je suis une grande pécheresse devant Dieu car devant Dieu nous sommes tous pécheurs ! » et elle laissait *l'ange Gabriel* annoncer les pires calamités aux femmes faibles, coupables surtout de tendresses.

Pour tout résumer par ces exemples grammaticaux (que serait donc la Bible de la vie sans exemples pittoresques capables de vous faire toucher du doigt les plaies qui accablent notre pauvre humanité), ma grand'mère et ma mère m'ont permis de connaître, dès mon enfance, les premiers éléments du *féminisme* par l'antagonisme des deux Eve rivales, la femme esclave du joug amoureux, la créature de trop bonne volonté et la femme déclarée forte, celle de l'Écriture... moderne qui parle tout le temps de ses devoirs et se lève avant l'aube... des rénovations mais beaucoup plus pour jouer du piano (tremolo à l'orchestre) que pour surveiller ses domestiques.

Ma grand'mère Isaline est morte en odeur de sainteté dans sa paroisse et les pauvres parlaient d'elle comme d'une *bonne sœur*.

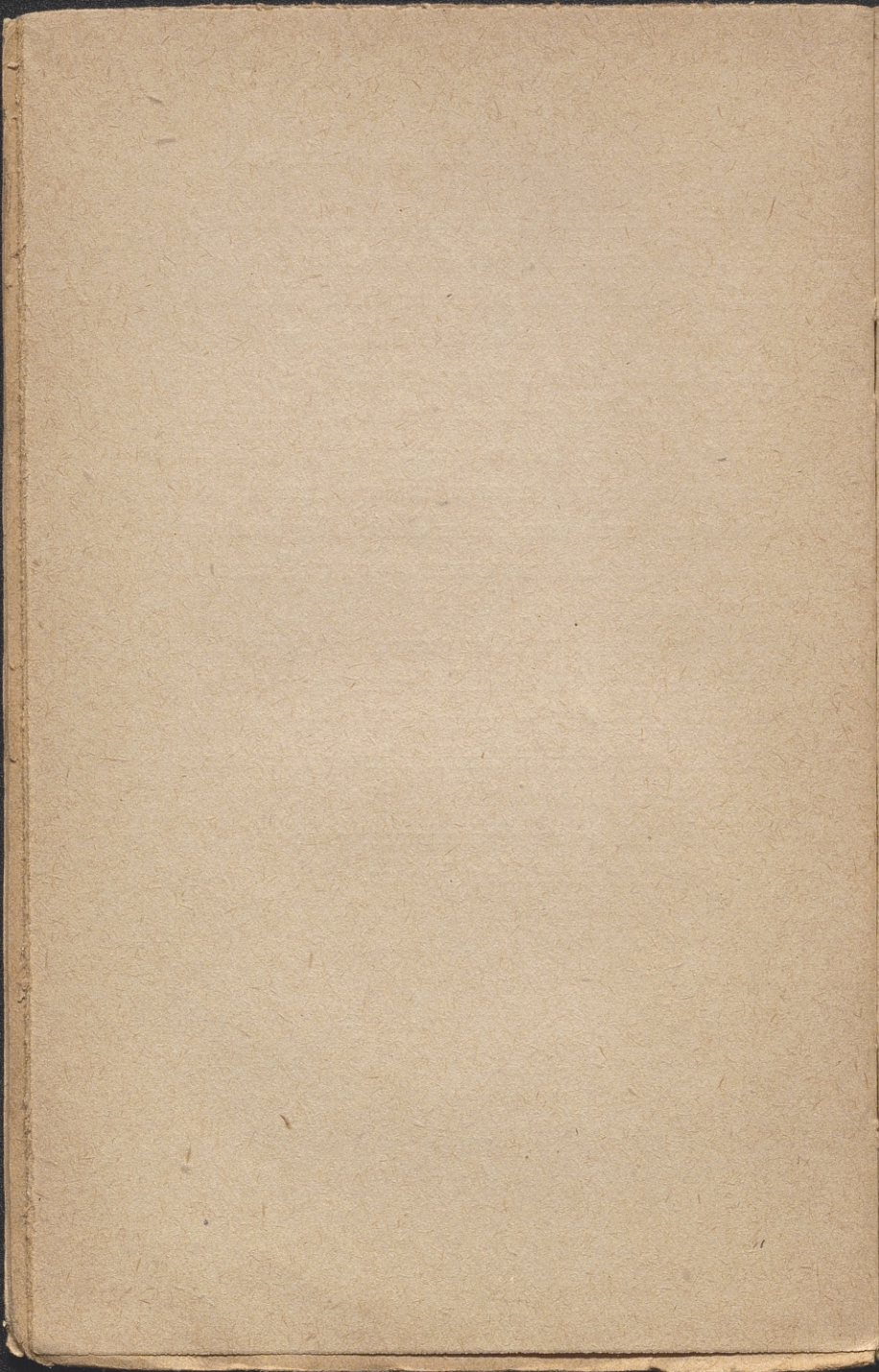
Ma mère a fini dans un palais dépendant du ministère de l'Intérieur d'où elle écrivait des lettres de la plus haute tenue philosophique aux dirigeants

de l'Etat français (deux cent cinquante environ) mais malheureusement datées de Charenton !

Ces exemples, très particuliers, ne signifient rien aujourd'hui, au point de vue social parce que le temps a marché, il a même enjambé pas mal de fossés depuis les premiers conflits du féminisme, cependant, moi, pauvre spectateur, j'en demeure frappée au mauvais coin du bon sens des sauvages qui, ayant cru à leurs idoles de bois, les fouettent quand les récoltes sont mauvaises ou qu'il survient une éclipse.

Je continue à regarder comme un danger tout accaparement cérébral de la femme parce que son cerveau est peut-être moins solide que celui de l'homme. Ou alors il faut le rénover avant toute autre rénovation.

Il faudrait lui apprendre la mesure, c'est-à-dire que l'égalité n'est pas *la préséance*.



DE L'INSTRUCTION

« Une femme en sait toujours assez... » Je vous fais grâce de la citation, inutile aujourd'hui comme toutes les vérités premières. Il en est des meilleurs proverbes, sagesse des nations, comme des meilleurs morceaux de musique, à force de les avoir entendu jouer sur les orgues de Barbarie, on est arrivé à leur préférer les plus effroyables dissonances, mais ça ne prouve rien contre l'éternelle maîtrise de la justesse... et de la justice.

Bourrer les crânes féminins de toutes sortes de sciences qu'ils n'auront jamais le temps de faire passer au crible de leur entendement personnel ou qu'ils ne pourront pas adapter, c'est absurde, probablement très dangereux.

Je ne nie pas les capacités des cerveaux féminins d'autant plus aptes, maintenant, à concevoir les choses de l'esprit que les femmes sont privées (ou se privent) du devoir naturel de concevoir par ailleurs, mais telles des éponges absorbant l'eau, ces cerveaux privilégiés ne rendent guère que cela quand on les presse... de s'exprimer. Ce n'est pas chez la femme que les fontaines intellectuelles peuvent se changer en dispensatrices de vins fortifiants. Elles ne distillent point et n'assimilent que très difficilement. Je ne me crois pas beaucoup plus bête qu'une autre, on m'a inculqué les éléments du grec et du latin, appris quelques langues vivantes et, obligée de diriger une grande maison (ce qui s'appelait à cette époque : *un train de maison*) que ma mère laissait à tous les abandons parce que soucieuse de plus hautes occupations spirituelles, moi, j'ai laissé là, mais non sans plaisir, la belle culture, pour apprendre, beaucoup plus volontiers, à diriger des domestiques, des ouvriers agricoles, à faire la cuisine et à commander doucement ayant dû sévèrement obéir... J'ai oublié pas mal de choses, entre autres : la valeur des chiffres. J'ai même en exécution tous les chiffres... d'affaires. Quand je m'étais trompée dans mes vérifi-

cations de compte, lors de ma gérance de jeune fille, je prenais sur mon argent de poche pour rétablir l'équilibre, ce qui enchantait les domestiques.

Répandre l'instruction sur les *simples d'esprit*, c'est répandre tous les maux de la boîte de Pandore et quand il ne restera, au fond, que l'art d'attendre un époux, un compagnon de route ou de le prendre au filet de très jolies phrases, il y aura, je le crains, des déceptions parmi les femmes savantes. L'homme, ancien ou moderne, a horreur de ces femmes-là ou alors il les lui faudrait plus modestes, sinon plus habiles.

La guerre, qui a fait de presque toutes les jeunes filles d'aujourd'hui des veuves blanches, leur a donné aussi des loisirs. Une nouvelles race est née : *l'intellectuelle*, et dans toutes les classes de la société, depuis la petite *dactylo* jusqu'à la femme de lettres, la grande *lettrée*. La fille de notre concierge *ne touche plus* du piano mais bien de la machine à écrire : ça fait plus riche.

On a donc introduit dans l'industrie, les sciences et les arts (aussi la vie privée du patron) une jolie petite personne, généralement maigre, qui a rongé, tac... tac... tac... tous les secrets du commerce... et des alcôves. C'est une nouvelle saute-

relle d'Égypte dont le mieux qu'on en peut dire c'est qu'elles sont si nombreuses qu'elles ont vraiment l'excuse de la famine.

On a besoin de dactylo ? Jamais de tant que ça ! On a besoin surtout de bonnes à tout faire, de filles de salles ou de fermes, peut-être même de nourrices, c'est-à-dire de filles-mères. La jeune secrétaire compte d'abord... et raconte ensuite. Je sais, par elles, des choses à faire dresser des cheveux, même longs !

Une récente statistique nous démontre que les jeunes secrétaires dignes de ce nom entrent pour la somme de cinquante pour cent dans les complications du divorce. La jeune personne du moment, qui est, j'en demeure bien certaine, une honnête fille (on commence toujours par là), veut vivre sa vie avec élégance, des bas de soie et la connaissance des philosophes. On est plus distinguée *en tapant* qu'en courant les rues pour faire des commissions. Une midinette porte à domicile tandis que la dactylo est une employée assise. Or si les midinettes sont souvent révolutionnaires en leur qualité de gamins de Paris, les dactylos sont *féministes*. Elles observent une allure sérieuse, ne se laissent rien pincer sans réclamer le mariage ou

la dot. Ce sont des intellectuelles, elles ont souvent leur brevet d'institutrice... pour ne pas élever d'enfants, et pendant que la patronne, immobilisée sur un banc du Luxembourg ou du parc Monceau, fait prendre l'air aux siens, le patron explique à Mademoiselle qu'il faut traiter avec le correspondant de Londres parce que le progrès ce n'est pas de gagner sa vie mais bien de mener plusieurs existences à la fois en élevant des... *renards argentés*.

Voici un article amusant sur :

LE TRIOMPHE DE LA DACTYLO

« Si, dans la littérature et le théâtre d'à présent toutes les institutrices se révèlent « fatales » ; en revanche dans les romans et pièces en vogue, toutes les dactylos sont sympathiques.

» Les auteurs voient toujours les dactylos jolies, intelligentes et dignes d'être élevées au rôle de patronnes. Puisque les livres et les comédies sont le reflet de la vie, ces observations doivent être vraies...

» On conçoit que la carrière de secrétaire-dactylographe ne risque point de manquer de petites mains... Voilà un métier propre, sain, point pénible et flatteur... Pourtant, qu'on ne se hasarde point trop à dire qu'il suffit d'y apporter un peu d'orthographe et des doigts intelligents. Au fond il n'est pas de besogne plus délicate et qui mérite plus d'application.

» Il faut savoir mettre toute sa compréhension et un peu de son cœur dans la page qu'on tape. Mais oui, car on ne réussit bien que ce que l'on aime faire. Le travail le mieux tapé ce n'est pas, à mon avis, celui de la dactylo qui frappe son piano avec une vélocité presque mécanique, c'est celui de la bonne ouvrière qui a « pensé » la page avant de l'imprimer.

» Gentes dactylos, n'ajoutez pas trop foi à l'imagination des auteurs. Vous ne monterez pas toutes dans la quarante chevaux du Roi ou du Président du Conseil... Vous n'épouserez pas toutes votre patron; mais c'est un fait : vous êtes toutes, plus ou moins, la confidente de ses affaires, la détentrice de ses secrets, la collaboratrice de son labeur quotidien. C'est une charge qui a ses responsabilités et sa dignité. Il n'est pas défendu

— au contraire — de mêler à votre souci de bon travail un peu d'affection à celui qui vous emploie.
— *Blanche Vogt.* »

La femme moderne demeure ignorante de ses devoirs les plus ordinaires parce que l'homme, qu'elle imite, n'a pas besoin, lui, quand il est au collège ou en apprentissage, de savoir faire cuire un œuf ou de raccommoder ses chaussettes. Il est entendu, d'avance, qu'il aura une mère, des servantes, femmes légitimes ou maîtresses dévouées, qui se chargeront de cela.

On commence à s'apercevoir que les deux sexes, voulant, de plus en plus, vivre leur vie séparément, personne n'a d'aptitudes pour soigner un ménage. L'instruction très développée chez la femme c'est fatalement la fin de la vie dite de famille. Il s'agit d'une époque de transition ? Possible, mais il faudrait, en attendant, créer des machines autres que celles à écrire, un moteur nouveau qui remplace, au sous-sol, le rouage domestique, une cheville ouvrière qui fasse que tout le monde puisse manger à l'heure !... Manger, du reste, n'est pas la principale préoccupation des deux sexes. Voyez plutôt cette constatation d'un journaliste :

« Et les jeunes femmes boivent des cocktails comme du petit-lait. Au deuxième verre, elles bavardent; au troisième verre, elles commencent à dire avec le plus grand sérieux des choses insignifiantes, avant d'être prises du fou rire.

» Et cela enchante ceux qui les accompagnent, car ils sont capables, Dieu merci ! de tenir deux verres de plus. — *Robert Dieudonné.* »

Il y a, au-dessus de la *dactylo*, une autre classe d'intellectuelles, de savantes combien plus dange-reuses parce que plus ignorantes encore de leurs devoirs de ménagères, celle des femmes de lettres qui sont devenues légion. Aujourd'hui le philosophe changerait la fin de sa phrase et demanderait au père de quatre ou cinq filles : « Quelle est celle que vous destinez à la... littérature ? » Ah ! les pauvres femmes de lettres de jadis, obligées à la réserve imposées aux exceptions, comme elles étaient touchantes, réclamant seulement la permission de chercher leur pain quotidien dans l'amusement de leur public ! A présent, elles sont, comme les avocates, les actrices, les doctresses et les conférencières, des *professionnelles*. Bachelières dès le berceau, elles s'élèvent à la hauteur

de toutes les institutions nationales, se fauflent, imperturbablement, dans tous les congrès et ce brevet de femmes de lettres qui suffisait, jadis, à leur faire fermer des portes au nez, leur ouvre, aujourd'hui, toutes les chancelleries. Elles chantent encore dans les cours... mais ce sont des cours d'honneur !

Je fais la part... du feu sacré en la personne des poétesses nationales, ou non, qui continuent à filer la laine des nuages sur des quenouilles d'or pour qu'autant en emporte le vent aux quatre coins du monde, mais, vraiment, les femmes de lettres font un peu trop de littérature politique ! Elles deviennent frénétiquement sociales comme, du temps de George Sand, elles étaient amoureuses. Je sais bien qu'il y en a qui, tout en écrivant dans un très bon français, fondent des œuvres de bienfaisance, ouvrent des maisons de refuge, s'occupent de leçons de coupe ou de cuisine, mais ces sœurs de charité laïque, combien sont-elles ? Pour quelques femmes sérieuses, ennuyeuses quelquefois, combien d'intrigantes, *féministes* ou non, faisant une guerre déloyale à l'homme, au pauvre diable de journaliste qui n'a plus que la ressource de devenir garçon de bureau.

Les femmes dites : intellectuelles savent-elles mieux que les autres, parce que plus intelligentes, naturellement, pardonner les torts de leur égal (ou de leur ennemi) : l'homme ? Je n'ai jamais connu de femmes de lettres indulgentes. Elles n'admettent pas les défauts du voisin depuis qu'elles ont appris à avoir les mêmes.

C'est assez curieux, mais on dirait que connaissant bien mieux les libertés de la vie, elles les excusent d'autant moins chez le frère d'armes ! La femme de lettres ne pardonne jamais. (On n'a qu'à lire ses mémoires, quand, par hasard, elle se confesse.) Heureusement que presque aussi peu consciente et presque aussi mal organisée que la femme ordinaire, elle oublie, de temps en temps.

Les vindicatives sont à craindre à l'égal de la peste et il faut une grande philosophie pour avoir le courage de les étudier de près. Je connais des hommes qui en sont morts.

Je ne parlerai pas ici du tort que l'instruction intensivement obligatoire peut faire à la femme en lui apprenant l'art de ne procréer qu'à ses moments perdus, car ce serait recommencer le banal procès du progrès, blâmer le fatalisme et s'ima-

giner qu'en décrochant la machine locomotrice, on empêchera de dérailler un train déjà lancé à cent à l'heure. Non, ce qui m'étonne le plus dans l'histoire de la nouvelle Eve c'est son manque de sensibilité vraiment humaine. Elles ont remplacé ce qu'on appelait le cœur par une espèce de sensiblerie artistique sans aucune spontanéité, ce n'est ni de l'amour, ni de la haine... c'est toujours de la littérature et quand, par hasard, elles font des enfants, elles tiennent à vous expliquer pourquoi. Ces dames sont sèches... comme toutes les chemises des archiduchesses !

Je n'ai jamais oublié, moi, la phrase que notre ami Gustave Téry, directeur de l'*Œuvre* actuelle, osa rapporter dans un de ses pamphlets de jadis publié contre une princesse de la science : « il faut faire un nouvel enfant à ta femme puisque aussi bien cela peut la tuer, et nous serons libres. »

Ça, voyez-vous, ça flanque par terre toutes les connaissances humaines dans la méconnaissance du droit moral, du suprême devoir : le respect de la victime.

Encore une exception ? J'entends bien, mais il y en a de plus humbles qui pourraient prendre mo-

dèle sur celle-là. *Vivre sa vie* c'est quelquefois supprimer celles des autres.

Et c'étaient, au moins dans la littérature, les anarchistes qui avaient raison. Ravachol, lui, ne dépouillait que les mortes !

LA RELIGION

J'ai dit que j'avais été élevée par des hommes, ne voyant d'autres femmes que ma grand'mère et ma mère. Fille unique, j'ai connu le malheur de la solitude qui vous replie sur vous-même sans vous plier aux exigences de la vie parce qu'égoïstement, étant seul, on se croit le plus fort sans savoir qu'on est une exception. Je n'ai donc fait de la littérature que pour me distraire, ne sachant pas que ce pouvait devenir un métier. Je ne cherche pas d'excuse, mais je constate qu'il me fallut beaucoup de courage pour apprendre plus tard, que cette distraction-là pouvait rapporter de l'argent, vous faire gagner vos réalités au lieu de vous donner des rêves. On m'avait enseigné que l'art.

est une récompense et non pas une dépense de nos plus nobles facultés qui doit avoir sa rémunération.

Ma grand'mère, la douce *Isaline*, eut l'idée de placer auprès de moi, en qualité de précepteur, un jésuite fort instruit, vaguement notre parent, mis en disgrâce, dont elle ne savait que faire parce que logée plus étroitement que nous, en ville. Elle pensa que ce personnage serait mieux à la campagne et notre grande et triste maison fut l'asile mystérieux de l'abbé R. (je dis mystérieux parce que, en ce temps-là, on avait peur d'être mal vus en protégeant des persécutés). Ce jésuite était un homme étonnant de toutes façons. Assez libre de pensées, pour un prêtre, il possédait un tas de sciences, à peu près inutiles aux femmes, qu'il se mit en devoir de m'inculquer lorsqu'il m'eut apprivoisée, ce qui ne fut pas sans peine. Quand on lui présenta le petit animal rétif que j'étais devenu à l'école d'une institutrice particulière, qui m'avait donné, jusque-là, des leçons aussi courtes que rudimentaires, il déclina d'abord, toute responsabilité en avouant froidement « qu'il se sentait incapable de dresser un écureuil ! »

« Oh ! répondit ma grand'mère, qui me con-

naissait bien, montrez-lui des pastilles, elle descendra tout de suite de son arbre ! »

Ce qui le fit rire de bon cœur.

Je descendis volontiers de mon arbre pour les pralines à la rose des nouvelles découvertes instructives et relativement agréables : voyages dans la géographie, l'astronomie, excursions plus ou moins périlleuses dans la mythologie chez les Grecs et les Romains, mais je bondis jusqu'au sommet dudit arbre dès qu'il voulut m'initier aux mystères de notre sainte religion.

On ne m'avait jamais rien appris sérieusement, pas plus l'histoire sainte que celle de la France. Quand il me fallut faire ma première communion et aborder les redoutables problèmes des dogmes, ce fut une dangereuse révolution pour ma cervelle de sauvage. Admettre le paradis et l'enfer me semblait beaucoup plus difficile que franchir, à cheval, les plus larges fossés : « Voyons, monsieur l'abbé, ça ne peut pas exister des choses pareilles. Brûler toujours avec des diables ou chanter toujours avec des anges. Moi, ça ne me fait pas peur... Ça m'ennuie d'avance ! »

Les fins dernières de l'homme ? Ah ! ça, non ! Et tout cela pour une faute inexplicable, commise

par nos premiers parents ? Si encore il avait pu l'expliquer... même symboliquement !

Alors, l'abbé employa les grands moyens : il supprima les pastilles... et même le dessert du dîner. Tant et si bien que, révoltée, j'allai consulter le curé de mon village, d'où un conflit terrible entre les deux clergés dont ma pauvre tête d'enfant sortit à jamais fêlée.

Le curé de mon village, l'abbé Granger, était un brave homme joufflu et bedonnant, fils de paysan, entêté comme un âne rouge, bon comme le pain bénit, d'une intelligence bornée, cependant très débrouillard quand il s'agissait de la reconstruction de son église. Il ne voyait guère plus loin que moi sur le chapitre de la vie spirituelle. Un peu vexé de ce que la petite demoiselle était ainsi soustraite à son enseignement religieux par un prêtre beaucoup plus haut placé que lui, sinon dans les ordres, au moins dans les bonnes grâces de ma famille, il me laissa deviner une certaine mauvaise humeur qui s'accordait très bien avec ma personnelle révolte : « Ce n'est pas raisonnable de vous *entonner* comme ça ! » fit-il, employant l'expression consacrée au régime alimentaire des oies du Périgord. (Dans mon pays, on gave les

jeunes oies pour les faire engraisser plus vite.)

Et, en effet, on m'en apprenait bien trop après m'avoir laissée, tel un terrain encore vague, complètement inculte sous prétexte que je n'étais, hélas ! qu'une fille. Il y eut donc devant moi, qui ne comprenais déjà rien aux mystères de la religion, la lutte de deux enseignements religieux pour aboutir à une première communion détestable, plus proche de l'émotion nerveuse que de la foi sincère et entachée de l'envie, un peu basse, je l'avoue, de me moquer des deux prédicateurs en les dressant alternativement l'un contre l'autre. « Tout ce qui finit est trop court ! » répétait le jésuite. « Et tout ce qui dure est certainement trop long ! » me disais-je en songeant aux leçons qu'il me fallait apprendre.

Un jour, je déclarai péremptoirement à mon savant précepteur que la possibilité d'un miracle m'apparaissait seule digne d'une patiente attente et que Dieu pouvait bien en faire un en l'honneur de son élève. J'avais à cette époque treize ans, un aplomb de hussard et une naïveté invraisemblable, car, je dois le dire à la louange de mes deux confesseurs, ils ne m'avaient jamais posé aucune question indiscrete : « Il faudrait tout de même en

être digne, mademoiselle, et quel miracle Dieu doit-il vous servir ? » interrogea le jésuite outré de mon orgueil : « Je demande au bon Dieu qu'il me change en garçon puisque mes parents ne m'aimeront jamais tant que je serai une fille ! Je suis déjà tondue. (Les femmes de chambre me coupaient les cheveux pour s'éviter l'ennui de me peigner !) Je monte à cheval comme un soldat et je ne serai jamais belle, que dit maman, parce que je ressemble trop à mon père, alors ?... »

Mon brave jésuite faillit en perdre la face ! Je le vois encore, dans la charmille de là-bas, son livre d'heures à la main, les yeux levés au ciel, et se débattant entre une cruelle envie de rire et un léger attendrissement, malgré sa sévérité. « Ma pauvre Marguerite, finit-il par avouer, ce que vous auriez de mieux à faire, c'est de vous préparer à prendre le voile, car j'ai bien peur de l'avenir pour une jeune personne aussi mal élevée que vous. En vous consacrant à Dieu, vous appellerez sur vous le miracle de toutes les grâces et vous sauverez toujours votre âme. »

Hélas ! Il ne m'advint ni ce miracle ni l'autre. Peu à peu, j'abandonnai toute espèce de croyance. On remercia mon professeur et pour des compli-

cations de famille dans lesquelles je ne ferai point entrer mon lecteur, on résolut de me marier dès l'âge de quinze ans ! Seulement je n'avais pas plus la vocation du mariage que la vocation religieuse. Ne retenant des leçons trop longues que juste ce qu'il en fallait pour divaguer à tort et à travers, je me mis à écrire. Je ne croyais plus à rien qu'au rêve pernicieux de la littérature, et j'envoyais promener tous les prétendus...

Aujourd'hui la femme est délivrée du confesseur, mais elle l'a remplacé par le médecin. L'hygiène (et quelle hygiène !) au lieu de la religion. Je ne sais pas si cela est beaucoup plus sain ? Je veux bien admettre que la pudeur ne sert pas à grand'chose, mais les hygiénistes en ont fait une telle litière que le cœur d'une jeune fille de maintenant ressemble à une écurie !...

J'appelle l'attention des *féministes* de haute envergure, celles qui sont chargées de la surveillance des nouvelles études, sur les conversations de ces demoiselles des lycées : c'est à faire rougir des singes ! Or la pudeur... du mot entraîne souvent à celle du geste. Je connais des jeunes hommes qui me disent : « Je n'ai pas envie de faire la cour à une jeune fille qui en sait, ou a l'air d'en savoir

aussi long que moi ! » Le jour où vous privez l'homme du plaisir — j'allais dire : du droit — d'apprendre quelque chose à sa fiancée, vous l'éloignez du mariage. Égalité sur les deux... colonnes ? Ce n'est pas possible, parce qu'il y a, que vous l'admettiez ou non, la petite différence ! Maintenant, si vous voulez absolument qu'il n'y en ait plus, alors laissez-nous tranquille avec vos histoires de repopulation.

La pudeur ? Savez-vous ce que c'est ?...

La pudeur, ne vous en déplaît, c'est la religion de l'amour ! (Je me rappelle avoir écrit quelque part que la pudeur était un aphrodisiaque, mais... ça dépend un peu de qui l'emploie.)

La femme ne croit plus à Dieu ni au diable mais elle a confiance dans la tireuse de cartes : « Un brun qui a beaucoup d'argent... coupez, Madame ! » Du haut en bas de l'échelle sociale c'est le respect de la *voyante*. Le charlatan scientifique avec ses injections hypodermiques et la sorcière qui prédit l'heureux voyage à celle qui n'a pas le sou pour partir, ce sont les divinités de l'heure présente. Ça coûte aussi cher que de faire dire des messes, c'est moins propre et aussi peu efficace. Il est regrettable qu'on ne puisse pas débarrasser

les femmes de leurs croyances religieuses sans qu'elles les remplacent par des superstitions qui, psychologiquement, ne les valent pas. Sans doute leur faiblesse a besoin d'un fortifiant : quand ce n'est pas le *cocktail*... c'est l'annonce faite à Marie, sa bonne ! J'ai vu, de mes yeux vu, une dame fort comme il faut se disputer avec sa femme de chambre au sujet de la lucidité d'une *voyante*. Or, je n'ai pas constaté chez les diseuses de mauvaises aventures la présence de beaucoup d'hommes, à part celle de quelques *journalistes* en mal de copie et qui venaient là pour les nécessités de leur métier.

Il n'y a pas que la manie des prédictions, il y a aussi les petites religions à côté : le *bouddhisme*, le *spiritisme*, le *fakirisme*, le *fétichisme*... et j'en oublie. Des gens très bien deviennent lourdement comiques lorsqu'il s'agit de leurs terreurs particulières. Les marins ne sont jamais ridicules quand ils se signent devant la tempête, mais quand l'auteur a la colique parce qu'on est treize à table ou que l'actrice embrasse son ours de peluche afin qu'il lui donne du succès c'est, sinon pénible pour l'esprit humain, au moins parfaitement grotesque. Je ne leur défends pas de toucher du bois... mais,

mon cœur... Ces pullulements de religiosités de boutiques ressemblent à l'expérience que l'on peut faire sur un gros champignon vénéneux qu'on appelle l'*orange brodée* : vous écrasez avec soin ce resplendissant porte-poison vous imaginant détruire ainsi une chance de mort par la pourriture malsaine qui s'en dégage, mais quand vous repassez, le lendemain, dans cet endroit de la forêt où vous avez, le croyez-vous, assaini l'atmosphère, vous retrouvez, à la place de l'*orange* écrasée, dans le trou même laissé par sa tige expulsée, une multitude de petites oranges, bien gentilles, toutes neuves, luisantes du poison répandu, qui se sont multipliées sous les débris de l'autre. C'est un coup de pied dans une fourmilière... ça grouille de partout ! C'est à recommencer, ou à croire que c'était inutile... parce que la nature, surtout la mauvaise nature, a horreur du vide.

Moi, je ne vois pas l'utilité de remplacer une religion, qui fut grandement nécessaire à certaines époques, par une multiplicité de basses intrigues de cabinets de toilette où la tireuse de cartes en vend aussi de transparentes, quand elle ne vend pas, également, quelques paquets de *neige*.

Le *féminisme* digne de ce nom se doit d'assai-

nir, de tonifier l'entendement de la femme, de toutes les femmes, des ouvrières d'usine comme des bas-bleus de salon. La religion catholique consolait, jadis, la femme du peuple. La *voyante* de la rue Machin lui fait commettre des bêtises ou des crimes. J'aime encore mieux le cierge à saint Antoine de Padoue pour retrouver le bijou perdu que la mise au clou de toutes les argenteries pour obtenir la mort, par auto-suggestion, de la vieille tante à héritage, ce qui fut prouvé dans un récent procès provincial. A quoi bon l'éducation, l'instruction, à quoi bon la lumière de l'intelligence versée à flots sur les imaginations féminines si elles doivent conserver en elles le coin obscur où les araignées du mysticisme continuent à tisser leur toile ? Les femmes sont encore si faibles, malgré tout le progrès de la civilisation, qu'elles ont encore peur de... l'Au-delà ? Et quel *Au-delà*, un mélange de pastilles du sérail et d'eau de vaisselle !

Pourquoi la femme est-elle toujours si prompte à se créer des imaginations malades ? Est-ce parce qu'elle est née malade ?...

Pourquoi ne recherche-t-elle pas le rêve noble au lieu de se traîner en des songes creux qui

l'aviennent et faussent totalement ses visions d'idéal ?

Et, en y réfléchissant bien, la femme moderne a-t-elle un idéal ?

Oui, celui de vivre sa vie pleinement, luxueusement, sans aucune autre religion que celle de sa prétendue égalité. Mais il y a tout de même une case vide, quelque chose qui manque dans son cerveau d'où on a enlevé Dieu, et peut-être l'amour, la passion.

Vous me direz que l'homme moderne...

...Mais on ne m'a pas demandé de vous parler de l'homme moderne, n'est-ce pas ?

L'AMOUR

Quand un monde est mort, là-haut, qu'une étoile a fini de briller, le dernier rayon qui s'en échappe continue à traverser les espaces pendant longtemps et vient encore nous toucher, illuminer nos yeux qui ne se doutent même pas que son foyer initial n'existe plus. C'est un feu perdu, dont l'origine est tellement lointaine, si haut placé dans le domaine de l'impondérable, que nous sommes saisis de vertige devant les calculs qu'il nous faudrait faire ou la science qu'il nous serait nécessaire d'acquérir pour nous rendre compte de sa puissance de réaction calorique.

C'est à la fois très simple et tellement hors de nos proportions d'entendement que nous acceptons

le phénomène sans le discuter. Nous en sommes éblouis, pénétrés, mais nous n'essayons pas de le comprendre autrement que dans la preuve par l'absurde : il est, donc je dois y croire !

Il en va ainsi pour l'amour.

Il n'existe pas, rationnellement, mais il est. C'est certainement le souffle d'un dieu inconnu qui disperse la raison ou allume une flamme très en dehors de nos foyers humains. Je ne parle pas du vulgaire attrait qu'un sexe a pour l'autre : ceci est du ressort purement (ou impurement) humain et cela n'a rien à voir avec l'amour. Ne vous révoltez pas contre cette dissociation des causes. L'un n'empêche pas l'autre, mais il y a très souvent des cas où l'autre domine et finit par anéantir la cause... commune. Je n'ai pas du tout la prétention de vous imposer ma manière de voir, cependant elle est encore la seule façon d'expliquer... l'inexplicable.

L'amour n'est pas seulement un sentiment pour quelqu'un, c'est l'épanouissement d'un cerveau touché par lui et l'*objet* n'est plus en question. On peut avoir de l'amour pour n'importe qui et cela suffit à mener au paroxysme de toutes les énergies l'être victime de cette... illumination. On

a dit que les dieux rendent fou celui qu'ils veulent perdre (ou qu'ils ont trouvé) et c'est un peu ça !

Tous les hommes et toutes les femmes sont-ils capables de brûler de cette flamme ? Non. De même qu'un microbe ne peut se développer dans certaines organisations, l'amour ne peut pas intoxiquer tout le monde. Cependant il est à remarquer que ce sont les plus riches cerveaux, les plus beaux tempéraments qui peuvent être atteints de ce que je me permettrai d'appeler : *la céleste maladie*.

Exemples : Sainte Thérèse d'Avila était une amoureuse.

Hadrien, l'empereur romain, l'abominable amant de l'Antinoüs, était un amoureux.

Maintenant mon lecteur est fixé, probablement scandalisé, et il n'a plus l'idée préconçue que je veux l'induire en l'erreur d'une morale supérieure à celles qu'on a l'habitude de nous proposer. Je ne m'occupe jamais de morale. L'amour, cette électricité, cette étincelle d'une flamme d'origine inconnue, cherche, tout naturellement, *la flamme sœur*... et ne la rencontre presque jamais. Il est à remarquer qu'on a déclaré de genre masculin, dans les dictionnaires, l'amour au singulier tandis qu'il devient de genre féminin dès qu'il se plura-

lise... ce qui signifierait que... la volupté n'est que femelle ! J'en demande bien pardon aux femmes, c'est là toute l'infériorité de leur sexe. La femme, contrairement à ce que l'on s'imagine de ses capacités... platoniques, comprend beaucoup mieux que l'homme la volupté et elle atteint très rarement à la suprême folie de l'amour. Il ne faut pas se fier à ses excès de sentimentalité. Si elle n'avoue pas, c'est la faute, ou la vertu, de son éducation. Elle vise plus bas que le cerveau. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas la plénitude mais plus souvent l'inquiétude. La femme est toujours incomplètement satisfaite tandis que son compagnon de route peut arriver, d'un seul coup, à la réalisation intégrale. Ou elles n'y comprennent rien ou elles ne cherchent que la satisfaction de dominer, parce que le tourment de la passion est chez elles une résultante du tourment de la jalousie. La femme est toujours, qu'elle l'avoue très franchement ou qu'elle ne consente pas à l'avouer, jalouse, non seulement de sa personnelle domination, mais encore des qualités de l'autre n'ayant, du reste, rien à voir dans le commerce amoureux.

Le grand amour est calme, très au-dessus des agitations fébriles, de toutes les mondanités. Il

ne sacrifie pas à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. On l'étonne toujours quand on lui montre les sombres erreurs de l'envie ou la préoccupation de désirs irréalisables.

Je copie textuellement une phrase d'une lettre qui me fut confiée, écrite par un amoureux fervent, sérieux, un savant très austère, et qui résume assez bien la situation, assez délicate, de la... présence en amour : « ...où je t'aime le mieux c'est quand je suis seul et que, me rappelant tes perfections, je n'entends plus que l'hymne étrange qui chante en moi ! » Cela n'a rien de bien flatteur pour la femme, au moins pour une femme ordinaire, mais c'est la marque même de l'amour sincère, de l'amour absolu. L'objet de ladite flamme (vieux style !) disparaît devant l'ardeur même de sa brûlure. Voilà pourquoi certaines passions résistent à toutes les persécutions de l'autre, aux preuves de ses turpitudes, à l'évidence de sa culpabilité, à la cruauté de ses injustices... jusqu'au jour où le feu s'éteignant, la flamme cessant d'illuminer le patient, il se demande, ahuri, pourquoi il a pu brûler comme ça !

Je prends dans une autre lettre, celle-ci qui me fut directement adressée par une très remarquable

intelligence de jeune femme, dont je ne dirai pas le nom ici parce qu'elle ne m'y a pas autorisé, une autre définition de l'état d'amour qui prouvera que je ne dois pas me tromper quand je prétends que la femme (j'entends celle capable de s'analyser) est apte à concevoir, dans toute l'étendue de sa puissance, la réalisation de la volupté : « Mais, si l'on y songe, il n'y a pas *de bonheur*. Il n'y a que *des jouissances*; elles sont assorties à l'individu selon son cerveau et ses nerfs. Il n'est pas donné à tout le monde de sentir intensément et surtout de *penser ses sensations*. »

Voilà donc une créature qui nie, avec un courage de philosophe (et elle a vingt-sept ans !) la possibilité du bonheur par l'amour, mais qui découvre que sa réalité, ou mieux son réalisme physique, peut suffire à l'illusion du bonheur.

C'est tout à fait, d'ailleurs, ce que penserait un homme, le commun des hommes. J'ajouterai que pour une femme, l'aveu de cette découverte, ou de ce qu'elle suppose une découverte, est une preuve de sagesse, ou tout au moins d'une très grande compréhension du système nerveux de presque toutes les femmes.

Je supplie mes jeunes sœurs modernes de ne pas

m'en vouloir si je dis, cyniquement, ce que je crois être une vérité première et qui, justement pour cela, aura l'aspect d'une chose très paradoxale : *l'amour-passion*, le très grand amour leur est souvent interdit, si parfaitement intelligentes qu'elles puissent être, parce qu'elles s'occupent des petits côtés de la question : suis-je ou ne suis-je pas l'unique idole, a-t-il eu des amies avant moi, peut-il m'épouser ou peut-il me protéger, veut-il ou ne veut-il pas d'enfant, puis-je compter sur lui ou dois-je penser que son caprice passé, il m'oubliera totalement, etc., etc... ? Remarquez que je ne nie pas la valeur de tous ces arguments, ils sont loin d'être négligeables, pourtant ce sont les petits fossés creusés devant le grand champ de l'envol. Tous ces petits *cassis* font dévier le départ pour Cythère.

L'amoureuse n'est plus qu'une calculatrice de chance et si fort soit son amour, tôt ou tard, il montrera ses tares ou ses arrière-pensées. Or, une femme d'aujourd'hui ne peut pas s'empêcher de calculer, de supposer, de supputer, de prendre les plus élémentaires précautions puisqu'elle n'a plus à confier ses destinées aux parents chargés de les prendre pour elles. Chacune voulant vivre sa vie

par elle-même doit y réfléchir sérieusement... et c'est justement la prudence qui est le stigmate de l'impuissance amoureuse. L'amour, ce grand seigneur, ne réfléchit pas : il se décide, il va en visionnaire et en illuminé. Qu'il en meure ou qu'il en vive, il a son rayon dans l'œil !... Comment voulez-vous que par ce temps d'universelle démocratie et d'égalité des deux sexes on se permette l'éblouissement ?

Vous allez me dire : *tant mieux !* Je suis absolument de votre avis, mais, tout de même... c'est une jolie chose que ce rayon ! J'ai pour l'amour, celui dont je vous parle, une telle estime, qu'elle confine à l'horreur sacrée. Retirée dans la tour d'ivoire... de mes cheveux blancs, je constate ses méfaits ou ses bienfaits, mais malgré moi j'ai de l'admiration pour sa superbe crânerie... tout en continuant à n'y rien comprendre. Au fond, la philosophie c'est la résignation mais point la compréhension : les pauvres s'asseyent à la porte des temples, il n'entrent pas.

Maintenant il y a une question encore plus grave que celle de la possibilité de l'amour intégral chez la femme moderne, c'est celle de la prostitution. La préoccupation de l'argent est devenue si

âpre depuis toutes les difficultés de la vie d'après guerre, que l'on s'est aperçu que bien peu de vertus pouvaient y résister. Je ne connais pas de jeunes femmes qui ne sacrifient bien au fameux *donnant donnant*. C'est tellement dans le courant des mœurs qu'elles ne s'aperçoivent même pas de l'énormité du fossé qui les sépare de ce que l'on appelait jadis l'honneur. Je connais un vieux monsieur, assez riche pour pouvoir se passer ses fantaisies, très coureur de jupes, qui prétend qu'on n'a jamais tant rencontré de femmes à vendre : « Vous vous indignez pour ce verbe, chère Madame, me disait-il dernièrement, mais il n'a pas toute sa signification malsaine parce que *vente* n'est encore pour ces dames que synonyme de *prêt*. Incapables de se donner pour les fins dernières de l'amour qui sont la sensualité ou le plus louable désir de faire plaisir à l'autre, elles ne font guère que se *prêter*... à tant pour cent. On achète la femme du monde avec des perles et ce n'est jamais pour longtemps et la femme du peuple avec des bas de soie, six ou la douzaine. Je vous parie d'avoir n'importe laquelle de vos meilleures amies et des plus sages en y mettant sinon le temps au moins l'argent. » J'avais bien envie de mettre ce

sagace personnage à la porte... pour l'honneur de mes meilleures amies, mais je me rappelai à propos que, justement, l'une d'elles m'avait demandé si ce vieux garçon, qui lui plaisait, était disponible pour le mariage. Celle-là se serait peut-être *prêtée* pour le tant pour... sang du mariage, autre façon de se vendre à tempérament.

Toutes ces différences d'état d'âme ou de point de vue s'estomperont lorsqu'on aura passé le terrible cap de la transition, c'est-à-dire lorsqu'on aura de nouveau tout autant ou presque autant de marchandise masculine que de marchandise féminine; on reprendra, sans doute, l'habitude du libre échange; seulement on ne comprend pas très bien cette anomalie : les femmes étant beaucoup plus nombreuses, en ce moment, que les hommes, elles tendent à se faire valoir davantage. Mon vieux Monsieur (que le diable emporte !) a aussi une petite théorie à ce sujet. J'aurai l'audace d'y ajouter quelques réflexions sans dépasser les bornes de la bienséance qu'il... piétine assez souvent.

Il déclare, tout brutalement, que si les femmes de cette époque, si fertile en surprises de tous les genres, font... les renchéries dans toute l'accep-

tion du mot, c'est qu'elles ont trouvé certains dérivatifs, et il ne prononce pas comme ça. Il y a donc les gentils ménages de Lesbos qui, grâce à une propagande à la fois littéraire et... *snobique*, deviennent de plus en plus fréquents. Les Pères de l'Eglise savaient très bien que le scandale est le pire de tous les maux, qui disaient que péché caché est à moitié pardonné (car ils n'ont pas dit autre chose, certainement). De nos jours, parce qu'on s'est aperçu que le péché caché devenait... légion, on s'est avisé de s'habituer à lui, ce pourquoi nous avons pu voir une pièce qui ne pouvait même pas arguer de sa nouveauté, au moins sous le rapport de l'idée, tenir l'affiche plus de trois cents fois sans être un chef-d'œuvre d'écriture. (Baudelaire faisait mieux.)

Et il est maintenant bien porté de se moquer naturellement des hommes, mais aussi contrenaturellement. Publiquement, les collages de ce genre sont affichés au tableau de la médisance parisienne. On reçoit deux dames ensemble parce que pour avoir l'une il est indispensable d'inviter l'autre. Autrefois, on ne connaissait pas le nom de ce vice ou de cette copie de l'amour, maintenant les jeunes filles élevées dans ce qu'on appelle

le monde en connaissent au moins l'existence... par l'à peu près littéraire.

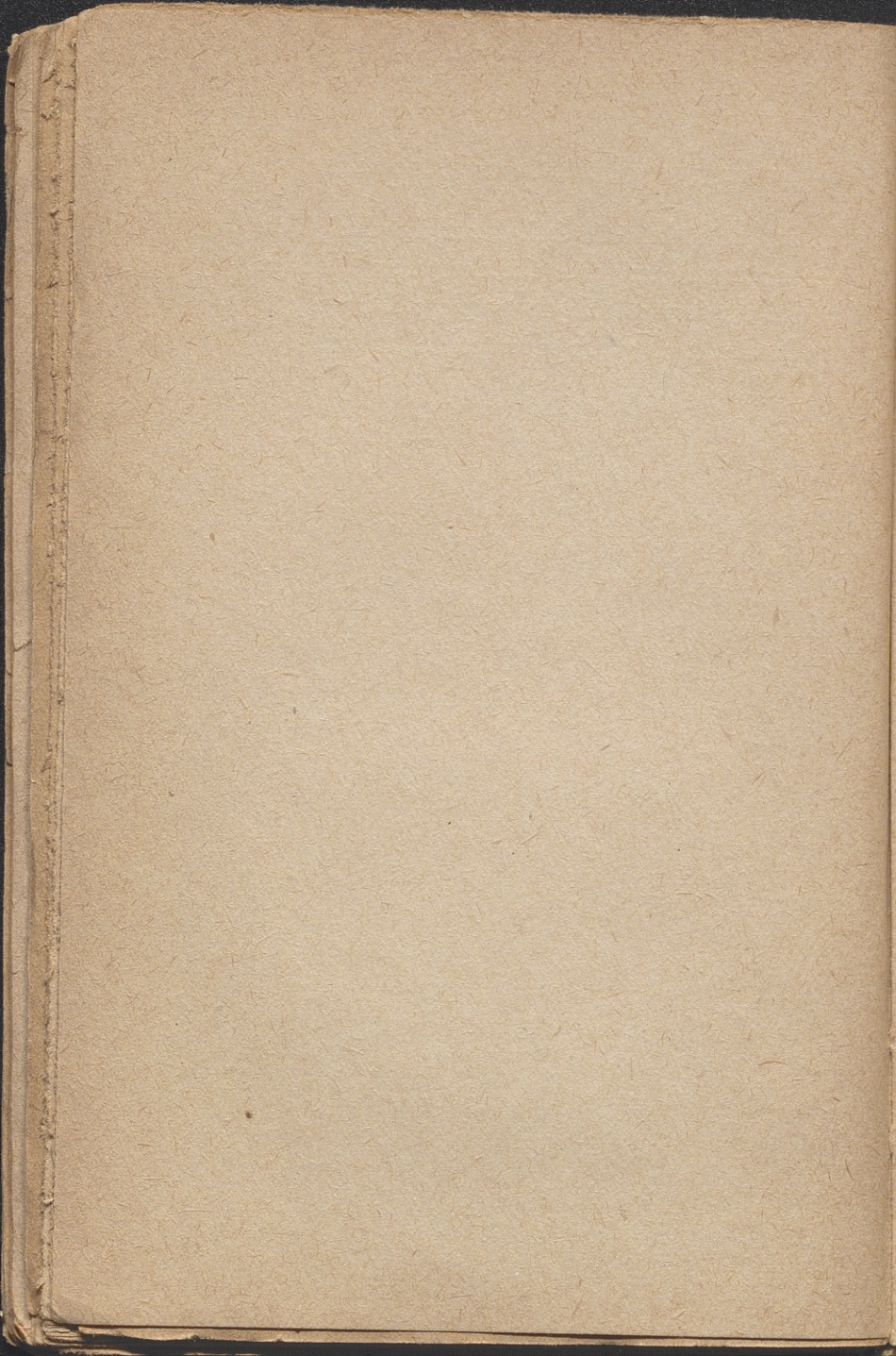
Le *féminisme*, je reviens au mauvais berger des brebis galeuses ou non, ne croit pas, j'en suis convaincu, à sa part de responsabilité dans la spéciale masculinisation des petits *frères inférieurs*, mais je l'engage à se pencher un peu sur l'abîme des conséquences : on leur a permis de porter la culotte, ou presque, de sortir seules, de se couper les cheveux le plus ras possible, de fumer autant et plus que leurs frères supérieurs et elles deviennent de plus en plus sportives à la manière grecque. Une grande vedette du féminisme qui me faisait l'honneur de me prendre au sérieux, me disait :

— La femme réellement vertueuse le restera toujours !

— Alors, lui répondis-je, vous prenez donc la vertu pour une infirmité ?

Je me confonds en excuses pour avoir soulevé un petit coin du voile. Je crois fermement que l'amour, le grand amour existe, que c'est le feu sacré dont le foyer nous demeure inconnu pur ou impur, il est rare et d'essence mâle. Il atteint difficilement les deux sexes à la fois. On a pré-

tendu que l'*Antinoüs* était hermaphrodite. C'est certainement faux parce que l'empereur Hadrien ne lui aurait pas élevé de temple : il n'y a que les hommes pour savoir se soutenir entre eux.



LA MODE

C'est une sorte d'épidémie redoutable, une hallucination collective, quelque chose comme un geste hystérique imposé aux femmes à l'imitation de ces jongleries que leur conseillaient les sorciers du moyen âge pour obtenir, soit la guérison d'une maladie de peau, soit l'amour du bel indifférent : « *Vous porterez, en la chemise, un sachet formé du ventre d'un crapaud rempli de graines de mandragore et vous ajusterez une clochette brinqueballante à la pointe de votre bonnet.* » C'est l'art de multiplier la singularité ou de rendre la voisine ridicule (car, n'est-ce pas, soi-même on ne l'est jamais) et c'est au profit d'on ne sait quel monstre, couturier ou coiffeur,

que l'on sacrifie des milliers de jolies femmes sur l'autel d'une déesse aussi aveugle que la fortune, mais certainement beaucoup plus sourde à la voix de la raison. La Mode, dont il est dit, dans le naïf *Larousse* : « usage passager qui dépend du goût », dépend bien plutôt du caprice des gens de mauvais goût, un usage passager, c'est-à-dire éternellement stupéfiant. On réduit au rôle de ouistitis de pauvres inconscientes s'étudiant à se déformer selon l'esthétique d'une maniaque ou d'un gâteux.

Il faut avoir vu, comme moi, durant une moitié de siècle se succéder les modes les plus effarantes, celles d'hier qui font rire les jeunes femmes d'aujourd'hui en attendant que celles d'aujourd'hui fassent pouffer les jeunes femmes de demain, pour se rendre compte de ce qu'on peut obtenir de la plus belle moitié du genre humain sous le rapport de la folie vestimentaire : derrières proéminents à la façon d'une poupe de corvette, robes à traîne de trois mètres cinquante, empêchant toute marche à pied sans au moins un petit nègre portequue, manches bouffantes dites *ballons*, employant à elles seules l'étoffe d'une jupe, corsage cuirasse à vingt-cinq baleines dont le laçage inten-

sif exigeait une heure de femme de chambre bien stylée, petit chapeau perché sur l'arrière d'un énorme chignon et ne tenant que par un miracle d'équilibre, ou colossale cloche à melons sous laquelle disparaissait le visage et que l'on consolidaient avec des broches à rôtir dont les pointes meurtrières appelaient le préfet de police au secours des malheureux passants...

...Et pendant la guerre, mode criminelle, des hautes bottes en cuir précieux, des bottes dites : à l'aviateur, qui dilapidaient une matière qu'on remplaçait, pour les hommes destinés à la boucherie, par du carton. (Preuves à l'appui : un procès contre une célèbre marque de chaussures qui fournit à l'armée des tiges fabriquées avec du papier comprimé et des rognures d'équarrissage.)

La robe courte, par hasard pratique et seyante, n'avait pas encore conquis le monde, qu'on s'empressait de la rendre indécente au moins dans la façon de s'asseoir dessus. Les bas de soie vinrent la compléter en qualité de caleçon de danseuse, puis le sacrifice des cheveux, la coupe sombre, dans la tête de Vénus, s'ajoutant au premier sacrifice de la pudeur. On en est maintenant à se demander si on ne va pas se raser jusqu'à la peau

et se passer la tête au cirage pour les brunes, au jaune d'œuf pour les blondes.

« Oh ! s'écrient quelques peintres facétieux, pouvoir suivre les lignes si pures des formes de la tête ! Abolir enfin le chignon et les mèches tordues pour palper sous ses doigts... toutes *les bosses* de ces dames ! » (Il est entendu d'avance que les madones de Raphaël ou les statues antiques n'ayant que leur chevelure pour tout costume sont des poupées sans importance.) Plus de sein, plus de hanche, plus de cheveux, plus rien qui puisse rappeler la femme ordinaire ou si vous préférez la Vénus assermentée ! La planche et la boule de rampe ! Il faut être vraiment bien jolie pour résister à l'examen... et encore, je crois que certaines laideurs, absolument répréhensibles, peuvent davantage y gagner. Cela donne du montant aux échalias.

Fatalement, demain amènera une réaction terrible et sous toutes les formes ; des postiches, une tournure qui fera de chaque côté de ces dames, des bâts de mules espagnoles, sinon la vieille crinoline, mais ouverte par devant ! Je ne prétends pas blâmer, je constate parce que j'ai besoin de cette constatation pour défendre une thèse, démon-

trer que les femmes n'ont jamais eu de mesure. Je comprends parfaitement le désir de l'originalité ou de la commodité, mais je ne saisis pas pourquoi l'outrance domine toujours le goût, sinon le besoin.

J'ai été moi-même la victime de cette outrance et je ne cherche pas à me disculper, cependant, quand en 85 sévissaient les modes les moins pratiques (et les plus coûteuses) j'avais quelques raisons d'originalité, de commodités aussi, en allant trouver le préfet de police du moment pour lui demander, le plus simplement du monde, la permission de m'habiller en homme. J'ignorais la loi, que nul n'est censé ignorer, je voulais faire du reportage, j'étais fort pauvre et je n'avais de compte à rendre à personne. Le préfet de police, un très brave homme, commença par une sévère admonestation, puis ayant pris connaissance de ma lettre de créance où un directeur de journal influent le priait de m'écouter, il m'écouta, finit par se mettre à rire de bon cœur et m'accorda la permission que je demandais à *mes risques et périls* (sic). Ce qui signifiait qu'il ne répondait pas de ses agents qui m'arrêteraient si je causais le moindre scandale sur la voie publique ou dans un lieu de réunion

payante, théâtre, concert, grands magasins, etc., mais qui me relâcheraient sur la vérification de ma carte de journaliste. (C'était de l'arbitraire ou je ne m'y connais pas !) Chose étonnante, ça me réussit dans une certaine mesure, justement parce que j'y mis de la mesure. Je ne fus arrêtée qu'une fois et encore à cause d'un discours politique prononcé par un de mes camarades dont le nom, plus tard, très célèbre, n'a que faire ici. Je vivais seule et je sentais bien que, déjà connue, trop connue puisque j'avais écrit *Monsieur Vénus*, je ne pouvais pas tenir mon rang, celui d'une femme de lettres, d'un phénomène : *das phänomen*, comme disent les Allemands, avec le bagage vestimentaire que je portais presque entièrement sur moi : petite robe de confection, petit chapeau de bazar à treize et le reste à l'avenant ! Ayant quitté pour toujours le port d'attache, la maison de famille provinciale où régnait le plus effroyable désordre, ce qui, pour des raisons trop longues à énumérer, surtout très en dehors de mon sujet, ne me permettait plus de redevenir une jeune fille du meilleur monde, d'espérer les robes de soie et les somptueux cachemires dont ma mère faisait des stores en les laissant pourrir aux pluies d'automne,

il me fallait cependant aviser... et j'ai toujours eu horreur de la médiocrité si j'ai non moins horreur du ridicule ! Que faire ?...

Contrairement à l'usage des jeunes filles du meilleur monde, je n'étais pas descendue du salon de mes parents pour suivre le prince Charmant sur les grands chemins. J'étais allée dans la rue *des Ecoles* pour trouver la liberté d'écrire qu'on me refusait chez moi. Je ne réclame pas du tout un brevet de vertu. Désirer sa liberté pour écrire *Monsieur Vénus*, est, je pense, le comble de l'indécence, et obtenir d'un seul coup de plume le brevet de tous les vices... puisqu'on a le courage d'en inventer un autre, c'est renoncer pour toujours à la morale... courante.

Il ne me restait, comme dernière ressource, qu'à vivre en mauvais garçon et je laissai derrière moi la robe de la petite oie blanche, de la *demoiselle* qui demandait au jésuite, son précepteur, le miracle de la... *transfiguration* !

Le métier de femme de lettres (puisque'il paraît que c'est un métier) ressemble un peu à celui des actrices toujours obligées à la représentation. J'avais eu souvent l'occasion de constater qu'une femme de lettres mal vêtue est non seulement mal

accueillie, mais encore plus mal rétribuée. « Vous êtes charmante, ma chère collaboratrice, me disait un directeur de journal qui s'appelait d'un nom très sonore, sûrement pas le sien : *Bachelin de Florenne*, mais pourquoi vous habillez-vous toujours en noir, cela vous fait paraître un peu tragique ! »

Si je m'habillais en noir, c'est parce que le noir *n'est pas salissant* et que j'ai toujours préféré le drap, plus ou moins mortuaire, aux satins plus ou moins voyants et de mauvaise qualité.

En gagnant quatre-vingt-cinq francs par semaine, je ne pouvais pas sacrifier aux costumes de l'époque et comme je ne savais pas coudre (on ne m'avait appris qu'à broder) je n'arrivais pas à réaliser la robe de soirée sensationnelle...

Et puis, possédant un fort bon appétit, j'aimais encore mieux manger à ma faim que m'habiller à la mode. En y réfléchissant bien je finis par découvrir qu'un habit, un habit d'homme, demeure possible au moins une dizaine d'années (en changeant les revers...)

Mon directeur, non pas de conscience, mais de journal, trouvait que c'était là une idée de génie,

car pour commencer l'absurde ressemble au génie. Il ne faut pas s'imaginer que je voulais me travestir, m'en tenir au chapeau tyrolien à plume de coq bien enfoncé sur des boucles à la 1830. Ça, jamais ! Je fis couper mes cheveux, de longs cheveux encombrants que je portais simplement nattés sur le dos ne sachant pas quoi en faire, je supprimai la poudre, les dessous garnis de dentelles et me chaussai plus large. Cela ne s'arrangea pas tout de suite. Au fur et à mesure des réflexions malsonnantes des camarades, je rectifiai... pour en arriver à la dernière définition que je donne sous toute réserve, car elle est de Jean Lorrain : « Maintenant, s'écria celui-ci, en m'apercevant un soir de générale, tout à fait correcte, c'est-à-dire assez pareil à un collégien en rupture de version latine, je ne vais plus pouvoir sortir avec vous, *je ne tiens pas à me compromettre !* » De la part de Jean Lorrain, c'était le... *satisfecit*.

A cette époque, on était trois femmes sur la terre de France qui s'habillaient en homme : Mme Dieulafoy, la femme de sciences, qui pour faire des fouilles dans les ruines de Palmyre (ou d'ailleurs) avait sacrifié les jupes.

Mme Marc de Montifaut, femme de lettres,

qui avait commencé par conduire les chevaux d'un charretier.

Et Sarah... mais la grande Sarah qui ne consentait pas à se séparer de sa fraise de dentelles, étroitement roulée à son cou, avait plutôt l'air d'un grand Pierrot, dans son atelier de sculpture, ou d'une grande coquette cherchant un piment de plus au ragoût très particulier de ses différents travestis de théâtre.

Je n'aurai donc pas l'illogisme de blâmer les jeunes femmes d'aujourd'hui qui cherchent, non pas l'originalité, mais la commodité dans les ajustements. Seulement, je me permets de leur demander pourquoi faire ? Si c'est pour boire des *cocktails* ou fumer dans les dancings, ça ne paraît pas d'une urgence absolue ?... Si c'est pour se distinguer... comme elles sont toutes en demi-mâles, ça ne se voit guère. Et puis moi je n'ai pas eu l'envie de fumer ni de me raser la nuque à la hauteur d'une couronne de moine. En outre, j'ai continué à manger à ma faim sans aucun souci de *la ligne*, vous savez, la terrible ligne, à laquelle il faut tout sacrifier, l'estomac, les hanches et les grossesses ! Quand je me suis mariée, très simplement je me suis habillée comme tout le monde

et j'ai laissé repousser mes cheveux : j'avais enterré ma vie de garçon.

Maintenant, quelques détails inquiétants pour l'avenir... de leur coquetterie. Messieurs les médecins qui sont pour la plupart de sinistres farceurs (il est bien entendu que là, comme ailleurs, il est des exceptions... qui font ressortir la culpabilité des autres !) ne disent point aux femmes modernes certaines petites vérités cependant utiles à savoir. La nicotine est un poison beaucoup plus actif chez la femme à cause de la composition chimique de sa salive que chez l'homme. Le très léger excitant pour l'homme qui a tout de même une force physique jusqu'à un certain point capable de le supporter, se change chez la femme en un abrutissant, une sorte de narcotique beaucoup plus capable de les éteindre que de les... rallumer. « Je n'aime pas le tabac, me confiait une jeune personne timide, mais c'est pour le geste... » Fichtre ! Mais alors, il y a beaucoup d'autres gestes masculins qui peuvent être imités... avec plus de profit, par exemple : quinze heures de travail par jour ! Je connais un Monsieur qui fume, pendant ses quinze heures de travail, en allumant machinalement une cigarette à l'autre, mais dès qu'il est sorti de l'avalanche

de ses paperasses, il cesse de fumer... et c'est une délivrance.

« Comme vous êtes vivante ! » me disent parfois des jeunes femmes aux jolis masques endormis par un tas de stupéfiants plus ou moins tolérés, et je sais ce que veut dire cette petite phrase, mi-jalouse mi-moqueuse.

Si je suis *vivante* à un âge où, sans doute, à leurs beaux yeux, je devrais être morte, c'est parce que j'ai toujours eu, malgré toutes les exagérations de mon existence, le respect de la logique : je ne fais pas ce qui m'est contraire et mon instinct d'animal, qui n'a jamais désarmé au milieu de la *jungle mondaine*, m'avertit du danger de certaines modes. Je n'imité pas les gestes de l'humanité quand je me sens très loin de cette humanité-là. Je ne lui dois rien et ne lui demande que ce qui peut lui faire plaisir de me donner... et quiconque veut me contraindre à lui rendre... un hommage que je ne veux pas lui rendre... n'a jamais eu qu'à s'en repentir. Par-dessus tout j'aime la liberté... surtout la mienne !

Au sujet des cheveux courts et du perpétuel coup de rasoir que s'infligent ces dames pour posséder une nuque impeccable, il y a le danger du

feu de ce rasoir : granulations de la peau, petites dartres qu'on finit par gratter parce qu'elles vous démangent, etc..., etc..., inconvénients presque universels qui font que la nuque d'une femme de vingt ans est beaucoup moins appétissante à... voir que celle d'un homme (à âge égal, bien entendu) parce que l'homme, coiffé court par atavisme, laisse pousser sa pointe naturellement, il ne recherche pas cette affreuse coupe de la tonsure monastique...

(Qu'on me pardonne l'équivoque de la phrase en faveur de sa technique vérité.)

A la fumée intensive des jeunes locomotives du train-train moderne, nous ajouterons les inutiles carburants, les alcools de tous les genres. Une jeune personne du meilleur monde, ou de la plus grande usine, arrive, aujourd'hui, à boire tout autant qu'un homme du meilleur monde ou de la plus grande usine. Ça, ce n'est pas pour le geste, c'est parce que ça leur est agréable... à l'intérieur. Elles ont découvert l'ivresse de la demi-inconscience, qui est un état second. (A 90 degrés, ce serait peut-être plus agréable encore parce que radical.) Mon Dieu oui, *elles boivent !* J'ai cité, plus haut, le passage d'un article d'un romancier-journaliste qui, sous son allure de pince-sans-rire,

en a presque envie de pleurer. Elles boivent pour s'éclairer ou pour s'abrutir, mais je n'arrive pas à connaître les chagrins extraordinaires qu'elles désirent noyer ? Je comprends très bien qu'on se tue en avalant n'importe quoi, mais encore il y a le remède : ou la mort ou le ratage... et si on se rate, par amour-propre, on ne recommence pas. L'intoxication journalière, l'abrutissement à petites doses, c'est de l'impuissance, du vice (le vice ou la névrose c'est toujours de l'impuissance, du : je veux, je ne peux) et ce n'est bon à rien. Sur cinq jeunes femmes que je connais, ou crois bien connaître, j'en sais trois qui boivent toute la journée, les unes toutes seules et l'autre avec son crétin de mari. On se lève : café noir, liqueur, apéritif. Pas de pain ni de brioche et encore moins d'eau, parce que ça fait grossir. Avant déjeuner, le plus tard possible, une heure, deux heures... enfin quand la bonne a déjà brûlé deux côtelettes ou réduit en cendres un bifteck aux pommes, un apéritif un peu corsé dans lequel il entre des alcools dont la chimie se contrarie jusqu'au poison, car oui, il y a le précipité dans le petit verre comme dans la cornue, puis le vin blanc du repas servi pur, jamais d'eau. Pourquoi faire ? L'eau sert à prendre des

bains et les femmes modernes savent, leur hygiéniste particulier le leur a dit, que l'eau s'absorbe par les pores de la peau... ça suffit ! Dans la journée, quelques cachets d'on ne sait quoi qui se termine en « ine » ; il y en a une telle variété que je ne puis pas ajouter un *appendice* à cette brochure, mon éditeur ne le permettrait pas. Puis, le thé de cinq heures : l'inévitable porto, rhum ou cognac dans la tasse et petits verres d'un quelconque toxique, pour finir, peu, très peu de gâteaux, on a un estomac si fatigué ! Le soir, dîner tard, très tard, quand on a fini de s'habiller, ce qui prend toujours un certain temps, n'est-ce pas, et tout naturellement retour de l'apéritif, des apéritifs dont le moins qu'on peut dire c'est qu'ils feraient peur à un conscrit et empoisonneraient des chiens. Puis *dancing* ou théâtre et dans les entr'actes quelques coupes pour combattre le soporifique de la pièce... Elles avouent toutes avoir des maux d'estomac, ce qui ne me cause aucune surprise. On en aurait à moins ! Un jour, ou plutôt un soir, j'ai entendu raconter l'histoire d'un dîner de jeunes femmes (toujours dans le meilleur monde) qui, à quatre, s'étaient donné rendez-vous dans un cabaret de Montmartre pour bien boire. Fugue de

pensionnaires en révolte, de jeunes mariées abandonnées ce soir-là par leur maris obligés, sans doute, à quelques cérémonies de cercle. Ces dames s'en donnèrent à cœur joie... *et jusque-là*, car on fut obligé de les ramener et de les coucher avec changements successifs de draps ou de courtepointe... Je n'y étais pas. Mais un autre soir, j'y fus, pas avec les mêmes, et il y avait des jeunes hommes. « On va griser R., déclara l'une de ces dames parce qu'elle nous ennuie avec son verre d'eau pure... Elle semble toujours ivre de quelque chose qu'on ne l'a pas vu boire. On la verra boire, ou on la mettra dehors ! » — « Soit ! Amusons-nous, seulement, je vous préviens qu'il vous faudra me suivre, j'ai horreur de boire seule ! » Ce furent des fous rires. Je commandai le menu et je choisis les vins, des champagnes qu'on connaît peu parce qu'ils sont devenus hors de prix, mais ce sont des... grands seigneurs, incapables de vous encaïller.

Tout en gardant mon verre d'eau pure, je n'en vidais pas moins ma coupe, au grand scandale de mes amis qui constatèrent que je pouvais absorber deux bouteilles de ces champagnes-là à moi toute seule sans même avoir l'air de m'en attrister, alors

qu'un demi-petit verre de leur *cocktail* américain m'aurait rendu très souffrante. Je veux écrire ceci... à la santé des vrais vins de France que j'aime, que je connais et que je défendrais contre toute l'Amérique sèche qui peut s'empoisonner avec des alcools tirés de ses bâtons de chaise, mais qui n'a jamais su boire que nos limonades frelatées...

Passons à l'éducation à *la mode* car il y a l'éducation tout court, c'est-à-dire la bonne, et l'autre, une façon d'être à la page qui menace la société française... dans ses œuvres vives, je veux dire la famille, en admettant qu'il y en ait encore une ! J'ai rencontré dans un gala présidé par le président de la République une dame encore jeune, jolie, très douce, une femme qui avait l'air comme il faut et confusé d'avoir encore cet air-là, une de ces charmantes natures de femme qui ne savent pas très au juste à quoi s'en tenir, pas tout à fait nouvelles couches mais pas du tout ancien lit, c'est-à-dire qui demeure perplexe en présence de la sarabande du garden-party général. Elle me fit part de ses étonnements tout en remontant son ruban d'épaule sur un bras d'une nudité soigneusement épilée : « J'ai une grande fille très jolie, que j'ai élevée avec tous les soins imaginables, en

respectant ses goûts pour les livres défendus parce qu'enfin ce n'est pas une raison de lui défendre ce qu'on m'a interdit à moi. Il faut marcher avec son siècle. Eh bien, croiriez-vous, chère Madame, que ma fille m'appelle : Valentine, dit : *Mon cher*, à son oncle et m'a demandé l'autre jour pourquoi, puisque j'étais veuve, je n'avais pas de... *danseur* ! Elle me trouvait ridicule ! » Je regardais ce dernier échantillon de la belle humanité, cette jolie jeune femme à cheveux courts et aux bras nus, dessus et dessous. Elle me faisait une peine immense car elle ne comprenait pas. Fallait-il suivre la mode absolument ou fallait-il se réserver un tout petit strapontin de pénitence à ce gala de l'impudeur un peu bien soviétique. « Qu'est-ce que vous feriez à ma place, chère Madame ? Sans doute, je sais, je dois vous paraître en retard ? » Si j'avais pu lui répondre, je lui aurais dit ceci : « Je prendrais ma fille par la peau du cou, j'ouvrirais la fenêtre et je l'enverrais dans le ruisseau parce que ce serait sa place. Ensuite je m'offrirais tous ses *danseurs* (nouveau style) les uns après les autres sans d'ailleurs en informer le public, histoire de rester une femme très comme il faut ! »

Il est certain que la différence d'éducation réside surtout dans la différence... des tempéraments. Moins ces petites paones blanches en ont et plus elles font la roue !... Une exception ? Non ! j'en connais qui ont encore... leur capital et qui demandent, naïvement, si ça peut avoir vraiment *de la valeur sur le marché*. (Textuel.)

La jeune génération féminine qui n'est pas toute féministe, inaugure un siècle de suprêmes libertés par des propos qui frisent le libertinage et rappellent, de loin, ces charmants échantillons de l'amour filial, les filles du Régent : *Chiffe*, *Loque* et *Graille* desquelles leur père disait : « Elles m'en remontreraient à moi-même ! » Et cela ne prédispose point leurs... *danseurs* ou leurs *flirts* au mariage. Rassurez-vous, je ne vous ferai pas l'apologie du mariage, du collage ou de la passade en vue du résultat repopulatif parce que je ne vois pas du tout pourquoi on ne se servirait pas des étrangers, en si grand nombre chez nous, pour ce travail plus ou moins nécessaire. Ça renouvelerait la race (notre race douée d'une énorme puissance d'assimilation par le raisonnement, la logique), et puisque les nobles étrangers de

toutes couleurs nous ont pris nos hôtels, nos appartements et nos humbles logis, jusqu'à nos chambres d'étudiants... eh bien ! « qu'on ouvre les cases ! »

Le *féminisme* aurait pu réagir contre les exagérations de la mode et il ne semble pas y avoir beaucoup songé. Or, s'il ne peut pas s'élever contre les excentricités coutumières et les abrutissements dangereux, comment peut-il avoir la prétention de conduire à la sagesse du vote les femmes françaises, si mal organisées et si peu conscientes de leur devoir ? Je pense, j'espère bien qu'il y arrivera, mais il faut donc encore une génération pour parvenir à cet état de perfection cérébrale... où l'on verra les petites dames de toutes nuances forcer le candidat de leur choix à témoigner, sur une estrade, de sa particulière habileté à danser le *charleston* du moment. (Je ne suis pas sérieuse ?... Je ne vous ai jamais dit que je l'étais... ce n'est pas ma partie ! On m'a demandé de déclarer ici ce que je pensais, je ne peux pas penser autrement.)

Pourquoi, par exemple, une phalange *féministe*, un comité, un tribunal ne s'érigerait-il pas pour constituer des juges venant plaider devant

lui la cause de la décence, ou celle du couturier ?
Où l'on apprendrait aux dames d'un certain âge à s'habiller moins court et à ne pas vouloir ressembler à des garçonnets de quinze ans quand elles nous exhibent des jambes en poteaux télégraphiques ou des bourrelets de graisse en guise de *biceps* ?

Un soir, dans un salon des plus littéraires, où nous venions de voir toutes ces horreurs qui ne font rire que les jeunes femmes en bouts d'allumettes, mais qui arrivent à rendre grossiers les Messieurs au point qu'ils finissent par se trouver très bien entre eux, une dame *féministe* américaine m'interpella dans un français extraordinaire et avec l'accent bienveillant qu'on prendrait pour accabler un mauvais élève au sujet d'une faute d'orthographe :

« — Pourquoi, mon cher maître (textuel) vous obstinez-vous à ne pas faire couper vos cheveux *alors que cela serait si utile à notre cause.* (Retextuel.) »

« — Mon Dieu, Madame, répondis-je avec un peu de confusion, c'est parce qu'ils sont blancs et que je ne vois pas l'utilité, moi, à mon âge, de suivre toutes les modes. »

Elle se mit à rire doucement comme si elle se trouvait en présence d'une folle et qu'elle ne voulait pas l'irriter :

« — Voyons ! Voyons ! Ce n'est pas sérieux ! L'âge ne fait rien à l'affaire. Aujourd'hui on pousse au progrès par tous les moyens. Les cheveux coupés sont un signe de ralliement et d'indépendance et vous êtes certainement une grande... une grande *libertine*. »

Elle voulait dire *libertaire*... Mais à ça près, quand on est d'Amérique ! Tout le salon pouffa. J'ai une terrible propension au cynisme et quand j'ai épuisé ma dose de patience, généralement peu massive, si je ne pousse pas au progrès, je suis très capable de pousser au scandale. Je pris mon air le plus innocent, c'est-à-dire le plus Louis XV, et je répondis, baissant un peu la voix pour mieux marteler les syllabes :

« Puisque vous faites appel à ma bonne volonté, chère Madame, je dois vous avouer entre nous (on était une centaine !) que si je me déguise en femme c'est que, dans mes biographies, on me nomme : *la chevalière d'Eon*¹. »

1. *Rachilde, homme de lettres*, par André DAVID.

La lectrice de la tsarine Elisabeth Petrovna doit être fort connue en Amérique, car la stupeur de la dame fut immense.

Au seul point de vue du goût, je voudrais voir les femmes du peuple, en cotillons courts et souliers plats pour vaquer plus facilement à leurs occupations, et les femmes du monde en robes à traîne, ce qui les retiendrait peut-être au logis. Je voudrais surtout supprimer tous les luxes inutiles à la véritable douceur de vivre. Je demeure persuadée qu'on n'a pas besoin de tant de choses coûteuses pour être heureux et les fameux progrès engendrent une fatigue cérébrale tout en supprimant des efforts physiques.

Non, je ne suis pas *féministe*. Je ne veux pas voter parce que cela m'ennuierait de m'occuper de politique. J'ai horreur des discours. Il faudrait retordre le cou à l'éloquence mais je ne vois aucun inconvénient à ce que les femmes votent. Elles sont et peuvent beaucoup. Je leur souhaite de rénover *la Chambre*. Qu'elles se montrent bonnes ménagères et fassent un balayage complet.

Ayant prêché dans le désert, j'ai fait pourtant mon devoir si j'ai pu vous divertir, même à mes

dépens. N'étant, hélas ! ni de la race des femelles, seules créatures vraiment indispensables à la vie normale, ni de la race des courtisanes qui sont également nécessaires à l'existence d'une société... puisqu'elles en sont le plus bel ornement, je me contente de demeurer un *reporter*, c'est-à-dire de rester neutre en prenant des notes sans prendre parti.

RACHILDE.

15 septembre 1927.

FIN

TABLE

EXCUSES	5
DE L'ÉDUCATION.	9
DE L'INSTRUCTION.	23
LA RELIGION	35
L'AMOUR	47
LA MODE.	61



ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE
14, RUE CADET, A PARIS
— LE 31 JANVIER 1928 —

LES ÉDITIONS DE FRANCE

Directeur Général : H. DE CARBUCCIA

20, Avenue Rapp — PARIS-VII^e — Téléphone : Ségur 83-24

COLLECTION " LEURS RAISONS "

Publiée sous la direction d'ANDRÉ BILLY

Déjà parus :

Pourquoi je suis catholique, par JEAN GUIRAUD.

Pourquoi je suis juif, par EDMOND FLEG.

Pour paraître :

Pourquoi je suis socialiste, par LÉON BLUM.

Pourquoi je suis démocrate, par ÉDOUARD HERRIOT.

Pourquoi je suis syndicaliste par HENRI DE JOUVENEL.

Pourquoi je suis royaliste, par LUCIEN DUBUCH.

Pourquoi je suis rationaliste, par PAUL SOUDAY.

Pourquoi je suis féministe, par MAURICE DONNAY (de
l'Acad. Franç.)

Pourquoi je suis centre gauche, par MAURICE COLRAT.

LA REVUE DE FRANCE

20, Avenue Rapp, Paris

Le Numéro : 7 fr.

Directeurs : MARCEL PREVOST, de l'Académie française
et RAYMOND RECOULY

Secrétaire Général : H. DE CARBUCCIA

LA PLUS VIVANTE DES REVUES FRANÇAISES

publie des romans des plus célèbres romanciers

Marcel PRÉVOST, Pierre BENOIT, Henri BÉRAUD, Jeanne RAMEL-CALS,
Paul CHACK, Charles DERENNES, Roland DORGÈLES, Claude FARRÈRE,
J. KESSEL, Maurice LARROUY, Armand MERCIER, Armand PRAVIEL,
Ernest PÉROCHON, PIRANDELLO, W. SOMERSET MAUGHAM, etc.